

plus étendus que les carrés d'un jardin. On semait autant pour multiplier les semences que pour jouir du fruit de son travail, car il était très dispendieux d'importer des grains dans le pays.

On comptait néanmoins sur une belle récolte; mais, le 3 août, une nuée de sauterelles s'abattit sur la colonie et la dévasta en quelques instants; grains et légumes, tout fut rongé; il ne resta de blé que ce qui était nécessaire pour ensemençer les terres l'année suivante.

Les deux missionnaires, aidés de quelques indigènes, construisirent eux-mêmes leur logement. Tout manquait dans le pays : point d'outils, point de charpentiers, peu de matériaux convenables. Dès que la charpente fut terminée, on couvrit la maison avec de la terre glaise et des roseaux. Pour ne pas périr de froid pendant l'hiver, M. Provencher fit une sorte de fourneau avec un mélange de foin et de terre glaise. Les vitres étaient aussi inconnues que les poêles à la Rivière-Rouge. Pour avoir un peu de lumière à l'intérieur d'une habitation, on fermait l'ouverture qui servait de fenêtre avec un parchemin bien gratté et étendu sur un cadre.

Les offices de la Toussaint furent célébrés dans la nouvelle construction, et M. Provencher put annoncer à l'évêque de Québec son installation définitive :

J'ai mis logeables, écrivait-il, vingt pieds de la maison que nous avons faite à Saint-Boniface; en partageant cette partie en deux, j'ai une petite chambre et une chapelle.

Le passage des sauterelles fut fatal à la colonie de Saint-Boniface. Plusieurs familles, craignant d'endurer la faim pendant l'hiver, se rendirent à Pembina, près de la frontière américaine. Déjà, en cet endroit, il y avait un groupe considérable de Canadiens et de métis. La proximité de la chasse et la facilité de se procurer des vivres attiraient chaque automne beaucoup de chasseurs; tous y passaient l'hiver avec leurs familles, et, de là, ils partaient au printemps, pour passer l'été à la prairie.

Dans le cours du mois de septembre, les habitants de Pembina demandèrent un prêtre. Comme il restait peu de monde à Saint-Boniface, M. Provencher envoya M. Dumoulin passer l'hiver au milieu de ces braves gens.

Tandis que M. Dumoulin, à Pembina, ouvrait une école fréquentée par 60 enfants, construisait une chapelle et un presbytère, M. Provencher continuait l'instruction des enfants et des adultes restés à Saint-Boniface et faisait préparer des matériaux pour construire une église. Au mois de mars, il alla visiter le poste de Qu'Appelle et un autre sur la Rivière-Souris; il baptisa 40 enfants et confessa tous les employés catholiques des forts.

En 1819, la colonie fut de nouveau dévastée par les sauterelles. Il ne resta plus de blé, et tous les habitants étaient si désolés, que sans la présence et les encouragements de M. Provencher, ils auraient certainement quitté le pays.

D'une grande piété, d'un zèle infatigable, le missionnaire avait un sens pratique étonnant pour la direction des affaires temporelles. Il avait pris sur la colonie un ascendant considérable, et tous étaient heureux de suivre ses conseils.

En 1820, il reçut deux auxiliaires : MM. Destroismaisons et Sauvé, et entreprit le voyage du Bas-Canada, pour rendre compte à M^{re} Plessis de l'état de sa mission, dont l'utilité était discutée dans le diocèse de Québec. Des hommes influents prétendaient que cette œuvre était prématurée, qu'elle ne réussirait pas, qu'on dépenserait des sommes énormes, et tout cela, pour aboutir à un échec ou à un mince résultat. « D'ailleurs, ajoutaient-ils, M. Provencher est incapable de mener à bonne fin une entreprise aussi difficile. »

Très modeste, le missionnaire n'avait pas même songé à combattre ces préventions et à défendre sa personne. On raconte qu'un jour, après un sermon prononcé à Montréal par M^{re} Provencher, devenu évêque du Nord-Ouest, un auditeur, étonné de l'éloquence d'un homme qu'on voulait